



Les Griffes de Sang

Patrice HERR SANG

 **Vertiges**

CHAPITRE 1

Harry Stendall jeta un coup d'œil excédé au rétroviseur. Il lui renvoyait l'image avachie de Grand Ma'Studer, bouche grande ouverte, ronflant à en cracher ses poumons.

Son gros corps était boudiné dans un tailleur à carreaux aussi informe qu'elle-même, affichant un vert pomme des plus criards. Ce n'était pas la couleur qui l'énervait, non, là-bas à Frisco, il en avait vu d'autres. Le monde entier connaissait le bon goût vestimentaire et excentrique des vieilles Américaines. Ma'Studer avait d'ailleurs troqué les sempiternels bigoudis contre un petit chapeau rose orné d'une gigantesque orchidée mauve, acheté aux fameuses Halles de Paris. Avec un tel ensemble de couleurs voyantes, il devenait difficile de ne pas chausser des lunettes de soleil pour la regarder sans se blesser la vue...

Harry Stendall quitta des yeux le visage bouffi dont les chairs flasques tremblaient à chaque ronflement. Finalement peu soucieux de la route, long ruban d'asphalte qui se déroulait tristement sur une banale plaine vaste et morne, comme dans les plus mauvais films qui soient, il laissa glisser son regard vers Sandra. Et soupira.

Un sage, dont il ne se rappelait plus le nom, —avait-il seulement existé?—, aurait émis une sentence du genre: « Avant de prendre la fille, regarde la mère! ». Et Harry Stendall regrettait amèrement de ne pas avoir su cette devise plus tôt.

Pour sûr, Sandra était encore loin de ressembler à sa mère! C'était une jeune femme de quarante ans, alerte, mince, aux longs cheveux blonds encadrant un visage agréablement dessiné. Adeptes ferventes de l'aérobic, du body building et de tout ce qui, de près ou de loin, promettait de garder une ligne parfaite et joliment musclée, Sandra respirait l'Amérique saine et dynamique. Pire: elle ÉTAIT l'Amérique.

En voyage à l'étranger, elle s'efforçait d'être toujours d'attaque, sourire carnassier aux lèvres, regard pétillant. Conquérante et dominatrice, elle organisait les vacances comme Nixon la campagne du Vietnam. Et tout comme son illustre compatriote, elle accumulait les catastrophes, répandait autour d'elle les vexations, irritait et humiliait à tour de bras tous les « indigènes » des pays traversés.

Et c'est en cela que Sandra inquiétait Harry Stendall. Sous des dehors agréables de jolie femme, elle laissait déjà pointer le caractère de sa mère. Et de là à finir par en endosser l'enveloppe charnelle, ce n'était qu'une question d'années...

Harry Stendall soupira à nouveau et reporta son regard sur la nationale. La circulation y était très fluide, pour un vendredi soir. Afin d'éviter la ruée des touristes sur Ypres, il avait préféré oublier les grands axes et privilégier les routes secondaires. Même aux States, le mythe des grands embouteillages européens du week-end était célèbre.

Tout était calme dans la Golf qu'ils avaient louée à Paris. Si ce n'étaient les gargouillis de Ma'Studer qui couvraient largement le doux ronronnement du moteur.

Jill et Steve s'étaient également assoupis, mais en silence, eux. De part et d'autre de leur grand-mère, ils reposaient contre les portières. Jill, version « *sweet little sixteen girl* » de Sandra, encore plus blonde, plus

rose et plus belle. Steve, casant avec difficulté son mètre quatre-vingt-dix, ses épaules de joueur de baseball et ses longues jambes dans ce recoin de voiture européenne.

Quelle idée saugrenue aussi que d'avoir pris une Golf, pensait Harry Stendall. Encore une idée de Sandra, évidemment ! Elle avait lu dans un quelconque magazine dit moderne que la Golf était la voiture idéale pour faire jeune et dynamique. Harry aurait tellement préféré une bonne grosse américaine, moins nerveuse mais tellement plus spacieuse. Mais, comme d'habitude, Sandra avait tout organisé, planifié, et la Golf les attendait, clefs en main, avant même qu'il eût pu donner son avis.

Et c'était comme de vulgaires banlieusards français qu'ils avaient pris la direction de Bruxelles, en ce milieu d'après-midi ensoleillé et printanier. Le soleil de mai brillait encore timidement. Les jours se rallongeaient progressivement. Néanmoins, Harry savait qu'ils n'arriveraient pas avant la tombée de la nuit. Les Vandebooren étaient prévenus et les attendraient.

De charmantes personnes, d'ailleurs, ces Vandebooren. Ils avaient fait connaissance lors d'un week-end passé à visiter les châteaux de la Loire, en avril dernier, et avaient vite sympathisé. Lucien Vandebooren dirigeait une petite imprimerie près d'Ypres, tandis que sa femme, Maud, s'occupait de gérer quelques associations culturelles locales, avec l'aide de sa fille unique, Monica. Charmante jeune fleur de dix-sept printemps, blonde aux cheveux courts et aux yeux pétillant de malice, Monica suivait des études d'histoire ancienne depuis un an. Précocement, elle avait très vite achevé son secondaire et atteint un statut d'étudiante à un âge où beaucoup de ses consoeurs en étaient encore aux surbours et aux virées adolescentes dans la voiture paternelle. Elle n'avait pas laissé indifférent Steve et, ses parents étant également

deux bons vivants sympathiques, nourris à la bonne bière et aux repas gastronomiques, Harry Stendall n'avait pas refusé leur invitation.

Surtout que le week-end s'avérait passionnant, aux dires de Maud Vandebooren. Une fête héritée du Moyen-Âge, avec défilés costumés, feux d'artifice, théâtre de rue, sorcières que l'on brûlerait symboliquement, bref un Halloween version belge. Harry adorait ce type de festivités, qui lui permettaient d'un peu oublier ses soucis. Et sa famille.

« On arrive bientôt ?

La voix à l'intonation sèche l'arracha à ses pensées. Harry tourna son regard vers Sandra, répondant :

— Une heure, environ...

— La nuit commence à tomber, répliqua Sandra. Il ne faudrait pas tarder à arriver, afin de ne pas dîner trop tard. C'est mauvais pour la digestion !

Harry leva discrètement les yeux au ciel. Pauvre Sandra ! Il lui importait, non pas de déranger en arrivant tardivement, mais simplement de perturber son hygiène gastrique. Sandra piétinait toute politesse et toute civilité sans l'ombre d'un remords.

Le bref conciliabule avait réveillé les enfants. Steve s'étira, heurtant Ma'Studer qui ne s'en réveilla pas pour si peu. Jill fixa l'étendue déserte et champêtre qui bordait la route.

— C'est pas terrible, par ici ! maugréa-t-elle.

— C'est même complètement nul ! renchérit Steve. J'espère que ce sera mieux à Ypres.

Sandra se retourna pour leur rétorquer l'une de ses sentences favorites.

— Ce sera ce que nous en ferons. Rappelez-vous toujours, les enfants, que la vie n'est que ce que nous en faisons. Organisez-la de votre mieux et tout ira bien. »

Harry pesta intérieurement. Sandra était incapable de s'apercevoir que ses enfants avaient grandi et

commençaient à rejeter en bloc ses conseils stupides. Surtout Jill qui manifestait de plus en plus vivement des velléités d'indépendance. Steve demeurait plus réservé, mais n'en pensait pas moins. Seulement, il gardait ses réflexions pour lui. Ce qui n'était pas le cas de Jill qui trouvait même un malin plaisir à contrer tout ce qui lui déplaisait.

Et ce week-end lui déplaisait au plus haut degré. Elle ironisait sur ces fêtes vulgaires, empreintes de féodalisme rétrograde. Elle tira sur sa mini-jupe et soupira. Un tic de son père lui coupa sa répartie.

Harry Stendall fronçait les sourcils. Un bruit irrégulier lui chatouillait les oreilles et il en cherchait vainement l'origine. Croisant le regard de ses enfants dans le rétroviseur, il demanda, perfide :

« C'est Ma'Studer qui fait ce bruit-là ?

— Harry ! pérorait Sandra, en le fusillant du regard, tandis que dans un ensemble parfait, Jill et Steve se penchaient sur l'ancêtre.

— Non, dad ! Grand'Ma donne toujours dans la chute du sac de noix dans l'escalier, ironisa Jill.

Sandra leva une main menaçante, que Harry bloqua fermement au passage.

— Du calme ! J'aimerais discerner d'où provient ce bruit.

Un silence de plomb tomba dans l'habitable où chacun retenait sa respiration, sauf Ma'Studer qui continuait d'émettre son bruit de forge ferraillante. Steve posa sa large main sur l'orifice coupable, atténuant légèrement le vacarme qu'elle occasionnait.

Un hoquètement régulier, qui s'accélérait lentement mais sûrement, était nettement perceptible.

— Ça, c'est le moteur ! » diagnostiqua Steve.

Harry alluma ses clignotants et stoppa sur le bas-côté de la route. La nuit était tombée et la circulation était quasi inexistante. Pestant contre le choix de

Sandra, Harry descendit du véhicule. C'est qu'il ne les connaissait pas bien, ces foutues bagnoles européennes ! Steve et Jill le suivaient, bienheureux de pouvoir un peu se dégourdir les jambes, tandis que Sandra le rejoignait auprès du moteur coupable.

À peine levé le capot, un râle déchira la nuit. Tous sursautèrent et leurs regards convergèrent vers l'intérieur de la Golf.

Les Griffes de Sang

Patrice HERR SANG

Ypres, Belgique. En mai, comme chaque année, c'est la fête des chats, vieille tradition médiévale. Mais quel drame se cache derrière ce rituel ? Pourquoi la fête va-t-elle se transformer en bain de sang ? Et n'ont-ils pas l'air bizarre, tous ces matous ? Particulièrement ces chats morts-vivants qui ont décidé, eux aussi, d'être de la fête...

Chatpristi ! Bienvenue dans une orgie de sang et de folie !

Activiste culturel, Patrice Herr Sang n'en est pas à son premier « coup de sang ». Dès son premier roman, La Galerie des Horreurs (Collection Gore), le liquide écarlate coulait à flots. Le deuxième, Six cadavres dans un cercle (Collection Vertiges), rendait hommage au giallo et à son maître incontesté, Dario Argento. Et maintenant, en ami des bêtes, le voilà qui lève un pan du voile de mystère entourant nos amis les chats...

Photo de couverture : Le char du Diable
(© Norbert Pousseur - www.incertitudes-photographiques.net)

www.tabou-editions.com

Tabou
éditeur sans interdit

ISBN édition papier :
978-2-915635-51-5
ISBN édition numérique PDF :
978-2-36326-606-4
ISBN édition numérique Epub :
978-2-36326-582-1